

L'Électeur

POLITIQUE, CARICATURE, ET CRITIQUE.

Première année.—No. 25.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 3 Novembre 1866.

ABONNEMENT :

Ville, trois mois..... 45 sous.
Campagne..... 20 sous.
Chaque numéro..... 3 sous.

L'ÉLECTEUR.

Paraît le Samedi de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée FRANCO à

A. GUERARD et Cie., PROPRIÉTAIRES
Rue St. Marguerite, No. 47.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont, St. Roch ; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean ; M. Hardy, libraire, Basse-Ville ; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-ville ; M. Bastien, barbier ; rue St. Joseph ; M. Marier, barbier, rue St. Joseph ; M. Crémazie, libraire ; J. William's, Barbier, côte du Palais ; M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer si elles ne s'abonnent pas.

A UNE TOUTE JEUNE FILLE.

Ris encor ! joue encor ! jouer est de ton âge !
Tu promets d'être belle, et quand tu grandiras,
L'amour derrière toi marchera pas à pas ;
Or l'amour est mauvais compagnon de voyage !

Alors pour des attraits de plus sur ton visage,
Des angoisses de plus dans ton cœur ! tu verras
Tous tes bonheurs d'enfant s'échapper de tes bras
Comme les blanches fleurs d'un arbre après l'orage.

Et quand au bal le souffle embaumé des salons
Jouera voluptueux parmi tes cheveux blonds,
Souvent, sans le vouloir, tu seras homicide ;

Car à l'heure où la joie embellira ton front,
De désenchantement et par le suicide
Pour toi de jeunes fous souffriront et mourront !

FERDINAND DUGUÉ.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR

LE 3 NOVEMBRE.

UN BILLET DE MILLE FRANCS.

Suite.

Au réveil, j'avais l'esprit plus lucide ; j'envisageai la chose sous un point de vue qui diminua de beaucoup mon contentement. Je n'étais pas mort à toute honnêteté, et, en dépit de moi-même, il fallait écouter ce que me disait la conscience. Parmi les pauvres d'argent, il en est bien peu qui n'aient songé à trouver quelque chose et qui ne se soient dit également le soir, en rentrant chez eux, fatigués et déce-

pérés : "Si je pouvais trouver un billet de banque." Rien de commun comme les discussions sur ce sujet. Les gens qui n'ont pas une probité prime-sautière, spontanée, mais qui n'ont au contraire qu'une probité relative, calculée de circonstance, raisonnent tous à peu près de la même manière. On a vingt fois entendu dire, aux termes près : "Si je trouvais un billet de banque, que ferais-je ? Je le mettrais en sûreté, puis j'attendrais. Je prendrais des renseignements exacts sur la personne qui l'a perdu et la position sociale de cette personne. Si c'était à un pauvre diable, à un homme comme moi, à un commis ou à un garçon de recettes qui devrait en supporter la perte, à un petit commerçant que cette perte ruinerait, à un rentier ou à une rentière dont cette somme représente l'existence, etc." JE RENDRAIS ; mais si c'était un banquier, à un Rothschild, à un de ces hommes qui allument leurs cigares avec des bank-notes, — c'est une manière de parler, — qui gagnent d'un coup des deux et trois cent mille francs, oh ! alors, JE LE GARDERAI. Plutôt que de le rendre à un tel personnage, je préférerais le brûler. En le gardant, quel tort lui ferais-je ? en serais-je le plus ou moins riche ? ses affaires en iraient-elles moins bien ? l'économie de sa vie en serait-elle dérangée seulement d'un fêtu ? Oui, certes, je le garderais.

Je n'apprécie pas la moralité de ce raisonnement. Ce que je constate, c'est que sur cent qui rêvent de trouver cent, au préalable, professent cette théorie ; car ce n'est pas précisément pour rendre qu'on souhaite de trouver quelque chose. Par la force d'une impulsion irrésistible, je pouvais être au moins classé dans cette catégorie de trouveurs. J'avais donc à m'enquérir de la personne qui avait perdu le portefeuille, et cette obligation m'affligeait fort. Je craignais que mes recherches n'aboutissent qu'à me découvrir quelque malheureux ruiné et peut-être déshonoré par cette perte. Je pensai, avec un intérêt mêlé de beaucoup d'inquiétude, aux moyens que j'avais d'arriver sûrement à la vérité. Je voulais la tenir le plus promptement possible, et savoir tout de suite si j'avais lieu de me réjouir ou de maudire le hasard qui m'avait leurré d'une joie si vite éteinte et dont le résultat était de me livrer à un découragement plus profond que jamais.

Les papiers qui étaient dans le portefeuille, et que j'avais à peine regardés, me mettraient sans doute sur les traces du propriétaire. Je pris donc le portefeuille et fis de nouveau l'inventaire du contenu. La première chose qui me tomba sous la main fut l'une des lettres. Elle portait le timbre de Rouen, et était adressée à mademoiselle Turpin, passage Verdeau, no. 4. L'écriture en était mal formée, et l'orthographe étrange. Je la donne telle qu'elle est : "Ma bonne Turpin :

"Comme je suis tourmenté de ne pas recevoir de tes nouvelles je te pris si tu n'est pas malade de mecrire de suite j'ai tenté de chose a

te conté mon poyre cœur est si plins qu'il débordé si tu voisques comme je suis change tu ne pources plus reconnaître la louise d'autre fois adieu bonne turpin je tent brasse de tous mon cœur ta vieille amie

"LOUISE."

"madame Louise, che monsieur Dubois depotei pre le cour la rene Rouen

"je te donne mon aders je cren que tu est perdue lautre

C'était vraiment par trop surprenant, je fus confondu du hasard. Je connaissais cette Louise pour l'avoir vue à Rouen et lui avoir parlé précisément chez ce dépoteyer où j'avais été manger quelquefois. Elle approchait de la cinquantaine. Son mari, colporteur et ivrogne, qu'elle avait épousé jadis malgré sa famille, la laissait des semaines entières sans un sous et la battait quand il revenait de tournée. Elle logeait dans un galetas de la maison du dépoteyer, et faisait des ménages pour vivre. Je devais à sa confiance en moi de connaître sa misère et l'abandon où la laissaient des parents pour la plupart riches ou au moins aisés. Son fils lui-même, quoique bien établi et gagnant beaucoup d'argent, n'était pas celui qui peut être se montrât le moins dur avec elle. La pauvre femme ne parlait pas de la situation misérable où elle jurait n'être tombée que par son trop grand dévouement, sans avoir les larmes aux yeux. Cette rencontre n'était-elle pas extraordinaire ? Je trouve un portefeuille, et, dedans une lettre de cette Louise ! Le hasard est coutumier de faits analogues, et cependant je ne puis jamais assez m'étonner de ces conjonctions bizarres.

Mais quelle était cette Turpin à qui la bonne femme écrivait une lettre si tendre et si pressante ? Je repris le portefeuille et en tirai une autre pièce. C'était la quittance de loyer.

"Je soussigné, propriétaire d'une maison sise à Paris, passage Verdeau, no. 4 reconnais avoir reçu de mademoiselle Turpin la somme de cent cinquante francs pour un terme de loyer des lieux qu'elle occupe dans ladi maison, échu le premier avril mil huit cent cinquante.

"Dont quittance, sans préjudice du terme courant, et sous réserve de tous mes droits.

Paris, oe huit avril mil huit cent cinquante.

"E. RENAUDOT."

Cette quittance me mit un peu de baume dans les veines. Le portefeuille appartenait bien évidemment à mademoiselle Turpin. Cette demoiselle occupait un appartement de six cents francs. J'en conclus qu'elle était dans l'aisance, peut-être riche, que ce billet de banque ne lui était pas inadaptable, qu'en me l'appropriant, je ne lui causerais qu'un tort médiocre. Je regardai de nouveau le billet avec amour, et recommandai à enumerated tous les bonheurs attachés à sa possession. L'examen des autres papiers me prouva que mes